

XYZ. La revue de la nouvelle

« Le 34 »

Marie-Christine Bolduc



Numéro 32, hiver 1992

Salle d'attente

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3812ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bolduc, M.-C. (1992). « Le 34 ». *XYZ. La revue de la nouvelle*, (32), 28–31.

« LE 34 »

MARIE-CHRISTINE BOLDUC

Six heures trente. Le réveil n'avait pas encore sonné. « Faudrait bien que je m'en achète un neuf, pensai-je en m'étirant. Ça fait quatre fois que j'arrive en retard à l'usine! » Je sortis à contrecœur de sous les couvertures et m'allumai une cigarette. Je cherchai mes pantoufles jusqu'à ce que je me rende compte que je n'en avais pas. À tâtons, je trouvai mes lunettes, allai faire ma toilette et mangeai un peu.

Six heures quarante-cinq: seconde cigarette. Il était vraiment temps que je file. L'autobus passait à sept heures et je devais auparavant m'arrêter au dépanneur. Je pris mon imperméable, mon chapeau, et sortis. Dans l'allée, des feuilles jonchaient le sol. La journée précédente, Suzanne, ma petite fille, s'était amenée comme chaque dimanche et amusée à les ramasser. Elle les avait même triées en paquets différents: des jaunes, des rouges et des vertes. Puis à cinq heures, sa mère était venue la reprendre.

Je tournai sur le trottoir et vis quelques hommes qui jasaient devant le dépanneur.

— Salut Raymond! Encore en retard ce matin? ricana le plus grand.

— Peut-être, mais j'arriverai à prendre l'autobus quand même.

Les trois hommes me saluèrent de la main et j'entrai chez le dépanneur. Dans un coin, encore ficelés, s'empilaient les journaux. Le caissier me vit et contourna son comptoir.

— Je vous donne votre journal tout de suite, monsieur Lemay. C'est bien *La Nouvelle*?

— Avec un paquet de cigarettes, s'il vous plaît.

Six heures cinquante-cinq, j'allumai ma troisième cigarette, saluai le vendeur et sortis. L'abri d'autobus se trouvait au coin de

la rue. Je m'appuyai contre le poteau qui annonçait le 34 et commençai à jeter un coup d'œil aux grands titres.

Sept heures pile. L'autobus s'arrêta dans un grincement de freins. J'y montai le premier et m'assis plutôt vers l'avant, une banquette à deux places du côté du chauffeur. Deux autres me suivirent. Un vieil homme avec une canne prit le banc suivant et une jeune fille qui se dandinait au rythme de son baladeur alla s'installer complètement à l'arrière.

Le véhicule démarra. Puisqu'il commençait toujours son parcours à notre arrêt, nous nous trouvions les seuls dans l'autobus. En première page de *La Nouvelle*, on décrivait un meurtre qui s'était produit la veille non loin d'ici. Je me retournai et montrai le journal au vieux monsieur.

— Notre quartier n'est même plus sécuritaire. À croire qu'il faudrait rester enfermés. Puis même là, c'est encore dangereux.

Le vieil homme ferma les yeux, serra les dents et bougea légèrement la tête en signe d'approbation.

L'autobus ralentit et stoppa devant un second arrêt. Quatre jeunes garçons — vraisemblablement en route pour l'école — se bousculèrent pour monter et s'assirent à l'arrière. Une jeune mère, son bébé et une poussette s'amènèrent dans l'allée; les nouveaux arrivants s'installèrent près de nous. La jeune femme prenait également l'autobus chaque matin pour reconduire le petit à la garderie. Il s'agissait d'une amie de Viviane, mon ex-femme, mais je la connaissais de vue seulement. Puis un homme « veston-cravate » prit le siège à ma droite. Le 34 repartit et je m'installai un peu plus confortablement.

Le dernier arrivant ouvrit habilement son porte-documents et fouilla dans une pile de papiers pour en extirper un carnet et un crayon. Il griffonna quelques mots et remplaça le tout dans sa mallette. Je remis mon nez dans le journal.

À l'arrêt suivant, l'autobus freina un peu sec et reçut les klaxons des automobilistes mécontents. Une famille de Chinois monta, suivie d'un vieux couple. L'autobus se remplissait tranquillement. On aurait dit qu'il rétrécissait par la même occasion.

Je me rongei un peu les ongles pour retrouver le goût de la nicotine et fis cette remarque au vieil homme :

— Nos autobus devraient être plus grands, comme ceux de Londres. Deux étages, ce serait parfait.

Pour toute réponse, j'eus droit à un haussement d'épaules et de sourcils qui indiquaient son impuissance face à ma suggestion.

L'autobus roulait vers le sud. Il devait me conduire près du port. Ensuite, il me restait une centaine de mètres à pied.

Nous arrivions au centre-ville et déjà les gens s'attroupaient. Une dizaine de personnes prirent place sur les rares sièges qu'il restait encore. Quelques-unes durent même, debout, se tenir aux barres verticales de l'allée. Le 34 repartit.

— L'hiver s'en vient tranquillement, commentai-je à mon voisin arrière. On dirait que le soleil a envie de nous laisser tomber !

Un faible « eh oui » me parvint, accompagné d'un hochement de tête. Il s'agissait sans doute des seules paroles qu'il ait prononcées depuis longtemps, car sa voix semblait venir de loin.

Fait étonnant, j'avais remarqué que personne n'était descendu de l'autobus depuis le début du parcours. « Sûrement au prochain arrêt », me dis-je en me replongeant dans le journal. Au contraire. Plusieurs personnes s'ajoutèrent aux occupants, si bien que je ne voyais plus qu'une parcelle des cheveux du « veston-cravate » sur ma droite. Les fenêtres s'embuaient peu à peu et la chaleur de tous ces gens me semblait converger vers moi. L'autobus redémarra lourdement. Cette fois encore, personne n'était descendu.

L'air, déjà lourd, semblait se raréfier. Quand l'autobus s'arrêta de nouveau, le bébé se mit à hurler. J'espérai vivement qu'ils descendraient, mais mon beau souhait s'évapora. Plus bondé encore, ce nouvel arrêt n'avait fait qu'emplir le 34 davantage et nous emprisonner dans une couche de buée plus épaisse. Des gens se tenaient même dans les marches de l'entrée et de la sortie. Je ne comprenais pas comment il se faisait que personne ne descendît. J'essayai d'attraper le regard du chauffeur, mais ses yeux se concentraient sur les voitures au travers desquelles il se frayait un chemin.

Au-dessus des hurlements du bébé, des voix s'élevaient de partout dans une sorte de vacarme assommant. Il me fallait descendre au prochain arrêt, mais je me trouvais coincé entre des gens qui bavardaient sans me voir. Je tentai de me lever, mais quatre ou cinq bras s'accrochaient ferme aux tringles, leurs corps m'interdisant tout mouvement. J'essayai d'attirer l'attention du chauffeur par des signes quand enfin ses yeux rencontrèrent les miens dans le rétroviseur.

« Je dois descendre au prochain arrêt », articulai-je de mon mieux pour que, faute de m'entendre, il pût lire sur mes lèvres.

Il détourna immédiatement les yeux comme si de rien n'était. De désespoir, je m'adressai à mon vieux compagnon.

— Je dois descendre à l'arrêt suivant, lui dis-je nerveusement. Soudain, il me fit un large sourire.

— Voyons monsieur, vous n'avez pas remarqué la vignette? Vous savez bien qu'on ne descend pas du 34 quand il s'agit de celui qui affiche « Spécial ».

XYZ

Flair
communication

Pierrette Gravel
associée

Relations publiques

Relations de presse

Organisation d'événements

lancement •
conférence de presse •

3575, boul. Saint-Laurent, bur. 811-17, Montréal (Quebec) H2X 2T7
Téléphone : (514) 282-0605 Télécopieur : (514) 282-0777